

a encore, dans beaucoup de localités, la faiblesse, l'ignorance ou la simplicité des gens de la campagne, dont une certaine classe d'individus, — empiriques de toutes couleurs, — parviennent à captiver la confiance en flattant leurs préventions, leurs préjugés et mêmes leurs superstitions. Il est déplorable de voir ces prétendus habiles, sans instruction, le plus souvent sans éducation, qui n'ont pour eux qu'un charlatanisme grossier, pratiquer, au détriment de la fortune publique et de la santé du bétail, l'art si difficile de guérir.

Mais ce qu'il y a de réellement édifiant dans ceci, c'est que l'empirique, le guérisseur, si l'un de ces animaux devient sérieusement malade, s'empresse assez souvent de recourir lui même au praticien diplômé. Ce faiseur, qui débite des remèdes dont il ne connaît ni le mode d'agir ni la composition, qui saigne à tort et à travers, qui se livre à des pratiques ridicules, absurdes, superstitieuses et quelquefois cruelles lorsqu'il s'agit du bien d'autrui ; cet homme, disons-nous, qui prétend donner la sécurité aux autres, il ne la possède pas lui-même quand il y va de ses propres intérêts. Il traite quand même, sans plus de souci du dommage qu'il cause que de la loi sur la médecine vétérinaire.

Nous ne saurions trop recommander la bienveillance, la douceur envers les animaux malades. Il faut s'armer de patience à leur égard, savoir supporter les écarts d'une humeur momentanément chagrine, fermer les yeux sur un amoindrissement passager de l'intelligence et tolérer une désobéissance inaccoutumée. C'est ainsi qu'on se rend digne de posséder des animaux et qu'on vient puissamment en aide à l'art et à la nature pour ramener la santé.

La rudesse et la brutalité, qui exercent des effets déjà nuisibles et certains, quoique plus lents, chez l'individu plein de santé, agissent rapidement et d'une manière désastreuse sur le sujet malade.

Il faut à celui-ci le repos, les bons soins, le calme des nerfs, la quiétude extérieure. N'en est-il pas de même pour nous, lorsque, couchés sur un lit de douleur, nous sommes aux prises avec l'une ou l'autre des mille formes de la maladie ? Que deviendrions-nous dans ces moments si, à l'accablement moral que nous éprouvons déjà, causé par les